



Mostar

Le Vieux Pont neuf

Bombardé par les Croates lors de la guerre en ex-Yougoslavie, le pont du XVI^e siècle va être reconstruit à l'identique sous la direction de l'Unesco.

Pas si facile ■ DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE À MOSTAR RAFAËLE BRILAUD

Sur les rives de la Neretva, les boutiques pour touristes rivalisent avec les terrasses de restaurants. A cet endroit, pourtant, la rivière aux reflets verts n'offre en spectacle que deux moignons rocheux. Tout ce qu'il reste du pont de Mostar, chef-d'œuvre de l'art ottoman du XVI^e siècle. Quelques pierres ont bien été repêchées dans les eaux tumultueuses. Mais elles sont si abîmées que Jean-Claude Bessac parle de « miettes ». Et c'est pourtant, « un peu comme après un crime », à partir de ces piètres indices que l'archéologue du CNRS a retracé l'histoire du pont bosniaque. Trois années d'enquête minutieuse en

vue de la reconstruction du monument, sans cesse ajournée, qui devrait enfin débiter au printemps 2003, presque dix ans après que le « crime » aura été commis.

C'est en effet le 9 novembre 1993, lors de la guerre en ex-Yougoslavie, que des Croates bombardent le joyau du quartier musulman de Mostar. Le Stari Most, le « Vieux Pont » qui avait survécu à plus de quatre cents ans de crues, de séismes et de conflits, s'effondre sous les tirs d'artillerie. Des années plus tard, la ville, profondément divisée entre Croates et Bosniaques, est toujours incapable de ressusciter celui qui lui a donné son nom. La bles-

sure dans le paysage en cache beaucoup trop d'autres.

Gilles Péqueux, ingénieur de la société BCEOM, chargé de l'assistance technique auprès de la municipalité pour la reconstruction du pont, fait vite le constat : « La seule manière de dégonfler cette émotion, c'était de retourner à l'Histoire. » Un voyage dans le temps confié en 1999 à Jean-Claude Bessac, qui travaillait alors sur d'autres arcades prestigieuses, celles du pont du Gard.

Effacé derrière ses fines lunettes, le tailleur de pierre, spécialisé dans la restauration des monuments historiques, raconte : « Je travaille plutôt au Moyen-



Achévé en 1566,
détruit en 1993.
Reconstruit en 2003 ?
L'ouvrage est pour
l'instant remplacé par
une passerelle.

RAFAËLE BRILLAUD

Orient ; j'ai l'habitude des pays déstabilisés et troués de partout, mais je ne connaissais pas la Bosnie. » Il n'a donc jamais vu le Stari Most debout, celui dont tout le monde chante la demi-lune de pierre blanche surplombant les flots verts, dans un écrin de montagnes.

Selon Léon Pressouyre, conseiller scientifique à l'Unesco et professeur d'archéologie médiévale à la Sorbonne, l'œuvre se distinguait non par ses dimensions, modestes (28 mètres de long, 4 mètres de large), mais par « une grande élégance de conception, par son tracé, sa légèreté ». Conçue par Hayreddin, élève du célèbre Sinan, architecte en chef de Soliman le Magnifique, elle a été achevée en 1566, alors que l'Empire ottoman était à son zénith. Tout un symbole.

De sa construction, qui aurait duré neuf ans, il ne subsiste désormais que des registres de comptes, rédigés en turc et conservés à Istanbul. En attendant leur traduction, Jean-Claude Bes-sac s'est donc appliqué à faire parler les pierres récupérées. Il a ainsi découvert que les Turcs avaient, à l'époque, fait appel à de la main-d'œuvre

locale. Tailleurs de pierre orientaux et occidentaux utilisent, en effet, des outils spécifiques, liés à leur position par rapport aux blocs. « Connaissant ce principe, on retrouve des traces d'outils orientaux mais uniquement tardives, et donc liées à des restaurations ultérieures », précise l'archéologue.

Petit à petit, ses observations reconstituent le chantier initial. Le pont a été implanté au niveau d'un goulet, où l'eau peut monter jusqu'aux deux tiers de la voûte en période de crue. La pose des voussoirs, bases de l'arche, a donc dû être effectuée en un seul été, pour éviter que les échafaudages ne soient emportés par le courant. Jean-Claude Bes-sac en déduit qu'une trentaine d'ouvriers étaient nécessaires.

Près de l'aéroport, il retrouve la carrière d'où a été extraite la pierre utilisée, un calcaire oolithique (constitué de minuscules grains) appelé « tenelija ». Il note les dimensions des blocs extraits par les carriers, les outils employés à chaque étape du chantier, le plomb fondu versé entre les joints pour maintenir la cohérence des travées. Il remarque même qu'un pilier s'est affaissé de 14 centimètres et que le pont s'est légèrement vrillé. Autant de stigmates du passé dont il faudra tenir compte, pour raccorder les envolées de marches donnant accès au pont, qui ont survécu de chaque côté de la rivière.

Mais, étrangement, tout au long de son récit, l'archéologue relègue le Vieux Pont au rang d'« objet ». Il répète : « Le but, ce n'est pas de reconstruire le pont : on peut en faire un mieux et plus vite. Il s'agit avant tout de reconstruire les hommes. » Gilles Péqueux, « spécialiste des missions impossibles et des ponts à problème politique » – il en est à son seizième en Bosnie ! –, n'a pas d'autre obsession. Et là encore, l'Histoire vient à la rescousse des restaurateurs. « En faisant le choix de rester au plus près des pratiques et matériaux originaux, nous voulons impliquer les habitants et les aider à se réapproprier

le monument », expliquent-ils. Seules les techniques traditionnelles redonneront au pont ses multiples imperfections, où chaque communauté pourra ensuite lire sa participation. Dans ce but, une école de taille de pierre, réunissant Croates, Bosniaques et Serbes, est mise en place.

Des recherches des deux Français, financées par le Quai d'Orsay, il résulte un document de 500 pages de « spécifications techniques » pour l'exécution des travaux. Seront-elles respectées ? Rien n'est moins sûr. L'entreprise qui a remporté l'appel d'offres n'est pas celle qui a fait les études préalables. De plus, sa nationalité turque envenime encore un peu plus le bras de fer entre Bosniaques – à majorité musulmans et, donc, historiquement proches des Turcs – et Croates – maîtres-d'œuvre du chantier.

Quinze millions de dollars...

Et comme si cela ne suffisait pas, l'Unesco déplore sa propre impuissance : « Les fonds sont mis à disposition par la Banque mondiale. On est dans une position inconfortable de donneur de conseils sans aucun moyen de pression », alerte Léon Pressouyre, particulièrement pessimiste. Quinze millions de dollars, dont les principaux bailleurs de fonds sont la Banque mondiale, l'Italie, la Turquie et les Pays-Bas... « C'est un gros paquet d'argent, avec des gens affamés autour », constate, lucide, Gilles Péqueux. Les risques de dérapage sont grands.

Pour preuve : à deux pas du bureau de l'ingénieur, dans le vieux Mostar, enjambant un petit affluent de la Neretva, le pont Kriva Cuprija, flambant neuf, affiche ses rangées de blocs impeccables, sciés mécaniquement. Une restauration, théoriquement à l'identique, placée sous l'égide de l'Unesco. « On a l'impression que le nouveau Vieux Pont sort d'un dessin animé de Walt Disney »,

ironise Michael Ignatieff dans son livre « Kaboul-Sarajevo » (1). « Il a une raideur qui vous agresse », assène Jean-Claude Bes-sac. Dans un pays brisé et en ruine, il ne manquerait plus que le pont de Mostar devienne à son tour agresseur ■



1. Editions du Seuil et La République des Idées, octobre 2002.